

n'étant pas naturalisé, ses services ne furent point acceptés, et il fut obligé d'assister de loin à la ruine de ce pays qu'il aimait de toute l'ardeur de son âme généreuse. On arriva ainsi aux jours affreux de la Commune.

.....

La France, déjà vaincue par l'Allemagne, allait brutale-ment se déchirer elle-même. Quelques-uns de ses enfants avaient soif des quelques gouttes de sang que l'ennemi avait laissées dans son cœur. L'*Internationale* se jeta sur le cadavre que la Prusse avait respecté ; les hyènes succédèrent aux tigres et le repas sanglant continua.

Le gouvernement s'était retiré à Versailles ; les prêtres et les religieux étaient restés à Paris. L'abbé Ernest Delmire continuait de soigner les blessés dans un hôpital de Belleville. Les insurgés, témoins de son dévouement et frappés par son air calme et ses manières pleines de mansuétude, le laissaient faire et lui amenaient leurs blessés en toute confiance. Il parlait de Dieu à ceux qui allaient mourir et la plupart l'écoutaient avec respect et expiraient en murmurant une prière.

Dans la première quinzaine de mai, les choses changèrent. La Commune, se sentant vaincue, voulut se venger des soldats qui la pressaient de toutes parts en arrêtant l'archevêque de Paris, des prêtres, des religieux, des magistrats, des gendarmes et des citoyens pacifiques, auxquels on ne pouvait reprocher que leur amour de la France et leur désir de voir cesser cette lutte fratricide. L'abbé Delmire devint suspect ; un misérable dont il avait sauvé la vie le dénonça à Raoul Rigault et fut chargé par ce monstre de mettre un terme au scandale d'un Français en soutane soignant d'autres Français.

Raoul Rigault interrogea l'abbé.

—Comment t'appelles-tu ?

—Ernest Delmire.

—Que faisais-tu à Belleville ?

—Je soignais les blessés.

—Pourquoi ?

—Pour tâcher de les guérir.